

LA SEMAINE DES ENFANTS

MAGASIN D'IMAGES ET DE LECTURES AMUSANTES ET INSTRUCTIVES.

PUBLICATION DE CH. LAHURE, IMPRIMEUR A PARIS.

On s'abonne à Paris : au Bureau du Journal, rue de Fleurus, 9 ; à la librairie de MM. L. Hachette et C^{ie} boulevard Saint-Germain, 77, et chez tous les Libraires. — Les abonnements se prennent du 1^{er} de chaque mois. Paris, six mois, 8 fr.; un an, 14 fr. Départements, six mois, 8 fr., un an, 15 fr.; — Les manuscrits déposés ne sont pas rendus.



Le serment du Rütli

Ayuntamiento de Madrid

SOMMAIRE.

RÉCITS HISTORIQUES : Le serment du Rütli; Bonté de saint François de Sales; Le bâton de maréchal. — CONTES, HISTORIETTES, DRAMES : Les maisons de neige (*suite et fin*). — VARIÉTÉS : L'hirondelle; L'amitié au collège; Saint-Pierre et Chabillant; La laitière et le pot au lait, fable.

RÉCITS HISTORIQUES.

LE SERMENT DU RÜTLI.

Le pays qu'on appelle aujourd'hui la Suisse faisait partie du royaume de Bourgogne ou d'Arles, qui tomba en dissolution vers le milieu du onzième siècle; dès lors, la plupart des cantons de la Suisse, tout en reconnaissant l'autorité nominale des empereurs d'Allemagne, devinrent indépendants.

Vers la fin du treizième siècle, un des seigneurs de ce pays, Rodolphe, comte d'Habsbourg, ayant été élu empereur, profita de sa position pour tâcher d'asservir les cantons les plus voisins de son domaine héréditaire; et son fils, Albert d'Autriche, qui fut empereur après lui, fit peser sur ces cantons le joug le plus cruel.

Les gouverneurs nommés par Albert exercèrent tant d'atrocités, que les habitants des trois cantons d'Uri, de Schwitz et d'Underwald résolurent de les chasser.

Melchtal, d'Underwald, voulant venger son père, que le gouverneur autrichien avait fait périr par un supplice affreux, se concerta avec Fürst, d'Uri, et Stauffacher, de Schwitz.

Tous trois, dans la nuit du 8 décembre 1307, se réunirent sur une prairie appelée le Rütli; chacun d'eux avait amené dix de ses compatriotes; tous trois jurèrent devant Dieu de délivrer leur patrie ou de périr, et leurs trente compagnons firent ensuite le même serment.

Ce célèbre serment prêté sur le Rütli, par les trois fondateurs de la liberté helvétique, fut suivi d'événements décisifs.

Guillaume Tell, qui n'avait pas fait partie de cette réunion, ayant échappé comme par miracle à la rage du gouverneur autrichien Gessler, le tua près de Küssnacht.

Le 1^{er} janvier suivant, les conjurés s'emparèrent de deux châteaux forts occupés par les Autrichiens. Les gouverneurs se retirèrent; aucune goutte de sang ne fut versée, et les deux feux de joie allumés par les vainqueurs brillèrent au loin sur les Alpes.

L'empereur Albert ayant été assassiné par un neveu dont il détenait injustement l'héritage, en vue du château même de Habsbourg, son fils, Léopold d'Autriche, vint, à la tête d'une nombreuse armée, essayer de réduire les Suisses; mais la bataille de Morgarten qu'il perdit assura à jamais l'existence et l'indépendance de la confédération helvétique.

Aujourd'hui, le touriste qui parcourt les environs du lac des quatre cantons va visiter, au milieu d'une prairie et auprès d'une maison qu'ombragent de beaux arbres fruitiers, trois sources dites *sacrées*, parce que, selon la tradition, elles jaillirent de terre au moment même où les trois fondateurs de la liberté prononcèrent leur fameux serment.

Cette prairie est le Grütli ou Rütli. D'ALTEMONT.

BONTÉ DE SAINT FRANÇOIS DE SALES.

Il faudrait rapporter toute la vie de saint François de Sales, si on voulait raconter tous les traits de sa douceur et de sa charité.

Il avait un domestique adonné au vin : cet homme, un jour en ayant pris encore plus qu'à son ordinaire, oublia de se retirer à temps; il ne revint au palais épiscopal que bien avant dans la nuit, lorsque toutes les portes étaient fermées. Il frappa, il cria longtemps, personne ne répondit. Le bon évêque, voyant qu'on ne répondait point, se lève et va lui-même ouvrir à cet homme, qui, dans l'état où il était, ne savait guère ni ce qu'il faisait, ni ce qu'il disait; il avait même peine à se soutenir. L'évêque, touché de compassion, le conduisit par la main, le mena dans sa chambre, et porta la bonté jusqu'à l'aider à se déshabiller; ensuite, l'ayant mis tranquillement dans son lit, il se retire et va prier le Seigneur pour lui.

Le lendemain, le domestique fut en état de se rappeler que c'était le saint évêque qui l'avait reçu et lui avait rendu tous ces services; il évitait sa présence, n'osant paraître devant lui; le prélat, au contraire, cherchait l'occasion de lui parler seul. Il trouva en effet un moment, et lui dit avec sa douceur ordinaire :

« Il y a apparence qu'hier vous étiez malade; qu'en dites-vous? »

Ce mot, prononcé avec une douceur ineffable, fut comme un coup de foudre qui atterra cet homme; il avoua humblement sa faute et en demanda mille fois pardon.

Il était aisé de fléchir cet homme de Dieu : sa charité lui parlait toujours en faveur des coupables qui reconnaissaient leur tort. Il jugea cependant nécessaire de profiter de l'occasion pour donner à cet homme des avis salutaires.

« Je vous pardonne, lui dit-il, toujours avec la même bonté; mais faites attention au triste état où vous vous mettez; il peut vous arriver mille accidents; vous pouvez tomber, on peut vous insulter; vous ruinez votre santé; mais, ce qu'il y a de plus triste, vous perdez votre âme, vous offensez Dieu, vous causez du scandale; et, si vous aviez le malheur de mourir dans cet état, que deviendriez-vous, et comment iriez-vous paraître devant Dieu? »

Cet homme, touché jusqu'aux larmes, et pénétré de la plus vive douleur, promit de ne plus boire de vin de sa vie.

« Non, répondit le pieux évêque, Dieu n'en demande pas tant de vous; mais ce que je vous ordonne, c'est, pendant un temps, de ne boire que moitié vin et moitié eau. A présent, mon ami, pensez à vous réconcilier avec Dieu; allez vous confesser après vous être saintement préparé, et, dans la suite, vivez en bon chrétien. »

Le domestique obéit et alla se confesser au saint évêque, qu'il regarda désormais comme son père; il lui resta attaché toute sa vie, et le servit désormais avec toute la fidélité et tout le zèle possible. Heureux d'avoir trouvé un si bon maître; plus heureux d'avoir fidèlement suivi ses avis salutaires ! H.

LE BATON DE MARECHAL.

En 1639, Louis XIII forma le siège de Hesdin, qu'il pressa vivement. Charles de la Meilleraie conduisait les opérations sous les auspices du monarque avec autant d'ardeur que de courage. En peu de temps la brèche fut praticable, et l'on ordonna l'assaut.

On dresse les échelles; le roi monte des premiers,

ayant à ses côtés deux lieutenants généraux, la Meilleraie et de Puységur. Puységur avait une canne à la main. Arrivé sur le mur, au milieu de la fusillade, le roi prend cette canne, et, la présentant à la Meilleraie :

« Je vous fais maréchal de France, lui dit-il; voilà le bâton que je vous en donne; je suis sûr que vous continuerez à me bien servir. »

Le nouveau maréchal répond avec modestie qu'il n'est pas digne de cet honneur.

« Monsieur, reprend le roi d'un air obligeant et avec un sourire flatteur, je n'ai pas fait un maréchal de meilleur cœur que vous. »

Au moins, jamais homme n'a été fait maréchal d'une façon plus extraordinaire et plus glorieuse à la fois.

A.

CONTES, HISTORIETTES, DRAMES.

LES MAISONS DE NEIGE.

LA LAITIÈRE ET LE POT AU LAIT.

IV

A peine avait-elle fermé l'œil, qu'un coup de sifflet se fit entendre au dehors. Michel descendit de son lit avec précaution. Il s'avança jusqu'à la porte de la chambre de Mme Dubois et regarda le lit. La gouvernante avait la tête tournée du côté du mur. Il traversa la pièce, gagna la chambre de son frère et de sa sœur et les fit lever en leur recommandant le silence. En toute hâte Félicie habilla Jules et se vêtit elle-même. Michel alla chercher ses habits et aussi des pardessus et des chaussures cachés sous d'autres effets dans un portemanteau.

Les trois enfants, passablement enveloppés, se dirigèrent par le cabinet vers une ancienne porte pratiquée dans la tour, et dont l'usage semblait avoir été perdu depuis longtemps. Michel tira de sa poche une vieille clef frottée d'huile, la passage fut ouvert, et ils descendirent un escalier étroit, noir et tout humide, qui les conduisit au pied de la tour devant une autre porte qui n'était que poussée.... Ils avaient marché sans lumière, paraissant habitués à cet exercice. Une fois sur la neige, Michel fit passer devant lui son frère et sa sœur, et s'appliqua à effacer les traces de pas pendant l'espace de deux ou trois mètres seulement, car alors ils se trouvèrent sur un sentier battu.

« Dépêchons-nous, Pierre doit être déjà arrivé à notre maison. Il y a au moins un quart d'heure qu'il a sifflé.

— La petite vachère y sera-t-elle? demanda Félicie.

— Certainement.

— Et Coco? » murmura le petit Jules tout en grelottant.

Coco était l'ami intime de l'enfant; il n'avait que six mois de plus que lui; c'était le dernier fils du fermier, le petit frère de Pierre.

« Tout le monde doit être au rendez-vous; nous arriverons après les autres. »

Félicie fut prise par une quinte de toux.... Heureusement on était loin du château. Jules glissa et tomba sur le dos. Michel se précipita pour le relever.

« T'es-tu fait mal? lui dit-il.

— Non, c'est seulement.... mes engelures qui me piquent et me brûlent.

— Cela ne sera rien; sois gentil, sois sage, et tu auras du grog. »

A quatre ans, chez un petit garçon, l'espoir d'obtenir un grog peut inspirer beaucoup de courage. J'en ai connu un qui croyait que cela lui ferait pousser des moustaches.

Ils arrivèrent devant un fossé. La neige y était assez épaisse et formait du verglas dans certaines places; on discernait çà et là des traînées de racines et de ronces et des troncs d'arbres morts. Michel prit le petit Jules sur son bras, de l'autre il s'accrochait aux jeunes arbres pour ne pas glisser. Félicie avait relevé sa robe, et, plus souvent assise ou à quatre pattes que debout, elle descendit le versant du fossé et remonta l'autre, suivant à grand-peine les traces de Michel, mais riant aux éclats avec le petit Jules, enchanté de n'être plus à pied.

Enfin, Michel, un peu essoufflé, mit son jeune frère à terre. Le plus difficile était fait, et ils apercevaient déjà à quelques pas d'eux un monticule de neige. La pauvre Félicie venait de perdre une de ses pantoufles; heureusement, elle en avait mis deux paires l'une sur l'autre. Ils gagnèrent la butte blanche, terme de leur excursion. C'était là ce qu'ils appelaient leur maison. Dans cette masse de neige, deux trous étaient pratiqués; un grand, et un petit qui lui faisait face et se trouvait à mi-hauteur de la butte, c'était la fenêtre; l'autre, partant de terre, formait la porte.

Les enfants se sentaient très-fiers de leur maison, car ils l'avaient construite pendant les heures de leur sommeil prétendu, et à l'aide de leurs compagnons de la ferme. Michel avait été l'architecte et Pierre le maître maçon. Toutes les autres petites mains avaient transporté les mottes de neige. Le fils du fermier, qui savait comment on construit des huttes de charbonnier, avait, avec Michel, piqué en terre quelques jeunes arbres coupés. Ils en avaient réunis les extrémités et les avaient attachées par une corde au tronc d'un vieux chêne, à l'endroit d'où les nouvelles pousses s'élevaient. Ce sommet de l'édifice avait ainsi atteint une hauteur de huit pieds. Les charpentes de la maisonnette bien consolidées par ce moyen, les enfants avaient rassemblé toutes sortes de branchages flexibles qu'ils avaient liés entre les bois des arbustes, et puis patiemment et laborieusement ils avaient enduit tout cela de mottes de neige écrasées les unes sur les autres, les deux grands garçons grimpant sur le tronc du chêne pour finir le travail. Enfin, la maison de neige s'était trouvée achevée un beau jour, et les enfants y étaient entrés avec des cris de victoire.

Il est vrai que les têtes de Pierre et de Michel touchaient au plafond de cette habitation d'une nouvelle espèce, et que, pour tenir tous dans l'intérieur, ils devaient se serrer les uns contre les autres. N'importe, ils étaient bien fiers de leur ouvrage; aussi, ce soir où nous les avons suivis dans leur escapade, ne s'agissait-il rien moins que de pendre une crémaillère dans la nouvelle propriété. Michel, croyant avoir un double sujet de réjouissance puisqu'il héritait, avait chargé Pierre de se procurer une bouteille de rhum, du sucre et un pot de terre. Pour cet achat, il avait donné tout l'argent dont il pouvait disposer. Le petit fermier ajouta à ces provisions un sac de feuilles mortes et deux ou trois fagots qu'il avait ramassés au grenier. Aussi, quand les enfants du château arrivèrent à la hutte, ils y trou-

vèrent les autres enfants assis sur les feuilles entassées à terre en guise de divan. Un feu clair s'allumait au-dessous de la fenêtre, par laquelle s'échappait la fumée. A cette vue, Félicie et Jules battirent des mains, car ils étaient glacés, et puis la flamme, en éclairant l'intérieur de la maisonnette, lui donnait un aspect de gaieté qu'ils ne lui connaissaient pas encore.

Après avoir échangé des paroles de bienvenue, après tous les bonsoirs, on s'assit en cercle, et la vachère reçut l'ordre de verser le rhum dans le pot de terre, d'y joindre le sucre, et de faire bouillir le tout sur le feu, que Pierre attisait soigneusement en y jetant une à une les branches des fagots restés au dehors.

V

Ces enfants qui ne comprenaient ni la gravité de leur escapade, ni les dangers auxquels ils s'exposaient, causaient fort gaiement : « En boiras-tu beaucoup, du grog ? dit tout bas le petit Jules au jeune enfant du fermier assis auprès de lui.



Ils descendirent un escalier étroit. (Page 243, col. 1.)

— Oh ! mais, oui.
— Et moi aussi.
— Comme c'est amusant ! criait Félicie en chantée.

— Mam'selle, prenez garde de brûler vos pantoufles, lui dit la vachère avec un gros rire.

— J'ai si froid aux pieds !... et puis il n'y a pas beaucoup de place.

— Voyez-vous, j'ai apporté des châtaignes dans mes poches.

Cette annonce eut un plein succès ; les châtaignes furent répandues à terre, et l'on s'occupa à les fendre avec de petits couteaux avant de les jeter au feu.

« Dis donc, Michel, j'en aurai beaucoup si je suis sage ? » demanda le petit Jules.

Le rhum commençait à bouillir.

« Ah ! Pierre n'a pas versé d'eau sur le rhum, fit observer Félicie ; maman en met toujours. »

On n'avait pas apporté d'eau.... Pierre se gratta l'oreille.... La ferme était à quelque distance....

« Est-ce que ce serait mauvais, dit Pierre, du grog sans eau ?... Bah ! en y mettant beaucoup de sucre... »



Un feu clair s'allumait au-dessous de la fenêtre. (Page 244, col. 1.)

— Oui, dit Michel, mettons-y tout le sucre que nous avons.

— Et, ajouta Félicie, en place d'eau mettons-y de la neige.

Ce qui fut fait, fort heureusement; car sans cela les pauvres enfants seraient probablement morts.

« Ce sera moins fort ainsi, dit Félicie avec satisfaction.

— J'aime ce qui est fort, murmura Jules; et toi? »
L'autre petit bonhomme approuva de la tête.

« Ça ne me fait pas peur, à moi, » s'était écriée la petite vachère.

Les châtaignes furent bientôt cuites; on se les partagea avec des exclamations de gaieté. Le pot de terre fut retiré du feu par Pierre.

« Oh! là, là! »

Il était chaud, et comme il fallait boire à même, on fut obligé de patienter....

Enfin, Michel porta le vase à ses lèvres.

« Cela réchauffe l'estomac, » dit-il.

On se le passa à la ronde. Félicie toussait très-fort et les deux petits aussi, quoiqu'ils ne fussent pas enrhumés; mais ils firent brave contenance pour n'être pas appelés enfants. A dire vrai, ils n'avaient pas beaucoup bu!

« Mes amis! s'écria Michel, j'ai une bonne nouvelle à vous apprendre. Je viens de faire un héritage. Je pars demain avec papa, et quand nous serons de retour, vous viendrez tous ici comme ce soir dans la maison de neige, et je vous ferai à chacun un cadeau. Toi, vachère, tu auras une jolie croix en or.

— Quel bonheur! Merci, monsieur Michel.

— Petit, qu'est-ce que tu veux, dis-le?

— Je voudrais avoir encore des châtaignes, répondit sans hésiter l'ami intime de Jules en jetant sur les cendres rouges un regard de convoitise.

— Autre chose encore? demande.

— Je voudrais un polichinelle.

— Tu en auras un superbe.

— Et je pourrai coucher avec?

— Ah! je veux bien.

Michel alors s'adressant à Pierre:

« Quant à toi, Pierre, je te donnerai une montre d'argent. »

A cette brillante promesse, le petit fermier transporté voulut sauter de joie; il donna de la tête contre le mur de neige, et il s'en détacha de petits fragments glacés qui rafraîchirent désagréablement les têtes des assistants. On se secoua, on s'essuya comme on put....

Michel, continuant le cours de ses libéralités:

« Voyons, Jules, c'est à toi à parler; tu as l'air de fermer les yeux. Passez-lui une châtaigne, et qu'il dise ce qu'il faut lui donner. Parle, mon chat? »

L'enfant réfléchit un instant, puis il dit enfin:

« Papa a défait mes cocottes. Je voudrais en avoir d'autres.

— Allons donc! ce n'est pas beau des cocottes de papier.

— Alors, je veux qu'elles soient en or, ajouta-t-il d'un air triomphant.

— Eh bien! puisque tu en veux, tu en auras, » répondit Michel, qui se demandait intérieurement où il irait les chercher....

Puis il ajouta:

« Messieurs et mesdemoiselles, buvons à mon voyage; le coup de l'étrier, c'est comme cela que papa trinque avec ses amis quand il donne un déjeuner de chasse. Seulement, comme nous n'avons pas de verres, passe le pot, Pierre. »

Le petit fermier ne se le fit pas répéter, et chacun but de nouveau à même. La vachère aidait les petits, qui n'osaient refuser. On jeta la moitié d'un fagot sur le feu qui baissait, car, malgré tout, on n'avait pas chaud. L'excitation causée par le rhum empêchait nos petits personnages de s'apercevoir que l'eau commençait à filtrer, à couler de tous côtés. Pierre, égayé, entonna une chanson de campagne, mais avant qu'il eût terminé son sixième et dernier couplet, les enfants, réchauffés par la fournaise, grisés par le rhum, après avoir incliné leur tête à droite ou à gauche, s'étaient endormis les uns



Les enfants étaient endormis pêle-mêle. (Page 246, col. 1.)

sur les autres; ce que voyant, le chanteur, après avoir encore avalé une gorgée du dangereux breuvage, s'étendit du mieux qu'il put sur le lit de feuilles sèches, en allongeant les pieds jusque sur les genoux de la vachère, et en plaçant entre ses jambes la tête de son petit frère.

VI

M. de Villaire avait fait commander des chevaux de poste pour se rendre le lendemain avec Michel au chemin de fer. A sept heures du matin ils arrivèrent dans la cour, et il sonna pour qu'on fit lever le petit garçon; mais bientôt la gouvernante se présenta tout éplorée dans la chambre, en déclarant que ni M. Michel, ni Mlle Félicie, ni même le petit Jules n'étaient

dans leurs lits. Le père et la mère effrayés coururent à l'appartement, où M. de Villaire découvrit des traces de sortie, mais comme il n'avait pas la clef de la tourrelle, et que c'était à peine si le jour commençait à poindre, il ordonna aux domestiques d'allumer des torches, et de se disperser dans toutes les directions où il y aurait traces des pas d'enfant. Mais, pendant la nuit, il avait dégelé; le verglas rendait les chemins dangereux, et le père, si inquiet qu'il fût, dut se fâcher pour empêcher la pauvre mère en pleurs de le suivre au milieu de ces inondations glacées.

Cependant la gouvernante n'avait pas voulu quitter M. de Villaire, qu'un instinct paternel conduisit dans la direction du fossé. A peine l'eût-il traversé, qu'il discerna, à la lueur des torches, des débris étranges et des apparences d'êtres humains. C'était les restes de la maison de neige que la chaleur du feu et le dégel avaient détruite aux trois quarts. La neige et le givre coulaient ou pendaient le long des arbres et des branchages qui avaient soutenu la frêle construction. Les enfants étaient encore endormis pêle-mêle, enveloppés de leurs manteaux, mais humectés d'eau, couverts de grésil, de parcelles de ronces, de mousse et d'épluchures de châtaignes. Le pot au rhum, aux trois quarts vide, était incliné sur quelques braises éteintes....

Quand M. de Villaire stupéfait se fut bien assuré que ses enfants étaient vivants, il fit entendre, à travers le bois, un certain signal qui devait ramener vers lui les domestiques partis à la recherche.

« Miséricorde! » s'était écriée Mme Dubois.

Et elle souleva et emporta dans ses bras le petit Jules, qui murmura quelques mots sans s'éveiller. Le père en fit autant pour Félicie, qui ouvrit les yeux sans paraître comprendre où elle se trouvait. Michel se réveilla au milieu du mouvement général et parut confondu en apercevant le ciel sur sa tête, les ruines de la maison de neige autour de lui, et son père une torche à la main. Il se leva, trébucha un peu, et enfin se cramponna au bras que M. de Villaire lui tendit silencieusement. Les domestiques arrivèrent de plusieurs côtés en poussant des exclamations d'étonnement. Ils secouèrent Pierre et la vachère, qui ronflaient à qui mieux mieux et se réveillèrent, honteux d'être ainsi surpris. M. de Villaire ordonna qu'on emportât à la ferme le tout petit garçon qui se frottait les yeux et appelait sa mère. L'aîné suivit, ainsi que la vachère, sans oser lever les yeux.

Au bout d'un quart d'heure, les trois enfants du château étaient couchés dans des lits bien chauds et veillés par leur mère. Le lendemain, Michel, Félicie et Jules avaient la fièvre, et la petite rougeole se déclarait presque en même temps chez chacun d'eux. Neuf jours de maladie, quatre ou cinq jours de convalescence, s'écoulèrent avant que les enfants fussent remis sur pied, et les deux aînés eurent le loisir de regretter les extravagances qui avaient failli causer leur mort et celle de leur petit frère. Leurs parents, qui se reprochaient intérieurement de ne les avoir pas suffisamment surveillés, se trouvèrent si heureux de les voir hors de danger, qu'ils se sentirent disposés à l'indulgence. Ils se laissèrent toucher par les larmes de Michel et de Félicie; les enfants promirent bien sincèrement qu'à l'avenir leur conduite serait irréprochable. Tout fut pardonné et oublié.

Quant aux trois enfants de la ferme, le petit Coco

seul fut malade et ne se rétablit que lentement; les deux autres furent châtiés comme ils le méritaient.

Michel cependant leur avait fait une promesse ainsi qu'à sa sœur et à son frère, et il comptait bien la tenir. Un matin il se hasarda à réclamer de M. de Villaire l'accomplissement de sa promesse.

« Je suis pressé d'en finir avec ma succession, lui dit-il. Vous savez que j'ai de grands projets de changements pour ma maison; et puis, j'ai promis beaucoup de cadeaux à tout le monde, et on s'impatiente.

— Eh bien! partons, » répondit le père.

Un cabriolet les conduisit au chemin de fer.

« Comment, papa, dit Michel, vous n'avez pas pris de malles!... Mais je serai obligé de rester longtemps là-bas pour diriger les maçons.

— N'importe; nous ferons venir ce qu'il nous faudra. »

La neige tombait de nouveau; elle les accompagna pendant tout leur voyage. Ils arrivèrent dans l'après-midi au village de Varenne, d'où était datée la lettre de Guillaume. Le pays avait l'air pauvre et triste. Michel cherchait des yeux sa maison.

« Allons à l'auberge, dit M. de Villaire, nous y commanderons à dîner, et nous aurons là tous les renseignements nécessaires. »

Dans son impatience, Michel pria le premier garçon qu'il rencontra en chemin de lui indiquer la propriété de Guillaume.

— Celui qui vient de mourir?

— Oui.

— Vous voulez la voir? Ce n'est pas difficile, c'est à côté.

— Menez-nous-y s'il vous plaît. »

Le jeune homme ouvrit la marche, et s'arrêta au bout d'une centaine de pas devant un terrain couvert de neige.

« Comment! voilà?... s'écria Michel. Où est la maison! où sont les arbres?

— Les arbres? il n'y en a jamais eu; ça ne produit que des pommes de terre, des oignons et du trèfle. Quant à la maison, c'est différent, il n'y en a plus.

— Pourquoi donc? murmura Michel.

— Elle a été abattue. Le gros Blin, qui a hérité du père Guillaume, faisait bâtir une grange; il avait besoin de moellon, et comme la baraque ne valait pas grand-chose, il l'a fait jeter à bas. »

Michel était atterré, et son père le regardait en dissimulant un sourire.

« Ainsi, répéta le petit garçon d'une voix altérée, c'est M. Blin qui est l'héritier du père Guillaume.

— On a dit dans le village qu'il n'aurait pas dû l'être, parce que le vieux avait commencé un testament, mais il est mort subitement, et le petit-neveu a eu tout.

— Entrons à l'auberge, il fait froid, et ce champ de neige n'a rien d'intéressant, » dit M. de Villaire.

Michel ne fit pas honneur au dîner. Sa déception lui pesait sur l'estomac.

« Tu vois, Michel, que c'est folie de faire de grands projets au hasard; c'est se préparer des regrets. »

Le petit garçon montra une si grande impatience de reprendre le chemin de fer, que l'on repartit la nuit même, et le lendemain matin on était revenu au château des Bordes.

« Déjà de retour! s'écria Mme de Villaire en les apercevant. Eh bien! Michel, et la chaumière dont tu as hérité?

— Ma foi, répondit le père, elle est fondue comme la maison de neige. »

Le petit garçon pensait avec embarras à tous ceux auxquels il avait promis des présents.

« Bah ! se dit-il, je leur ferai entendre raison ; puis-que je n'ai rien, moi.... je ne peux rien leur donner. »

Mme LAVOISY (Juliette CUVELLIER-FLEURY).

VARIÉTÉS.

L'HIRONDELLE.

Le vol est l'état naturel, je dirais presque l'état nécessaire de l'hirondelle : elle n'ange en volant, elle boit en volant, se baigne en volant, et quelquefois donne à manger à ses petits en volant. Elle sent que l'air est son domaine, elle en parcourt toutes les dimensions et dans tous les sens, comme pour en jouir dans tous les détails, et le plaisir de cette jouissance se marque par de petits cris de gaieté. Tantôt elle donne la chasse aux insectes voltigeants, et suit avec une agilité souple leur trace oblique et tortueuse ; tantôt elle rase légèrement la surface de la terre, pour saisir ceux que la pluie ou la fraîcheur y rassemble ; tantôt elle échappe elle-même à l'impétuosité de l'oiseau de proie par la flexibilité preste de ses mouvements : toujours maîtresse de son vol dans sa plus grande vitesse, elle en change à tout instant la direction ; elle semble décrire au milieu des airs un dédale mobile et fugitif, dont les routes se croisent, s'entrelacent, se fuient, se rapprochent, se heurtent, se roulent, montent, descendent, se perdent et reparaissent pour se croiser, se rebrouiller encore en mille manières, et dont le plan, trop compliqué pour être représenté aux yeux par l'art du dessin, peut à peine être indiqué à l'imagination par le pinceau de la parole.

BUFFON.

L'AMITIÉ AU COLLÈGE ; SAINT-PIERRE ET CHABRILLANT.

Le célèbre Bernardin de Saint-Pierre (Henri), né en 1737, mort en 1814, auteur des *Études de la nature*, ne se rappelait jamais sans attendrissement un ami que la divine Providence lui avait donné lorsqu'il était pensionnaire au collège de Caen.

C'était un de ses camarades, âgé de seize ans comme lui, et qui, ainsi que lui, était aimant, studieux, docile.

Paul de Chabillant avait ces goûts simples et purs qui annoncent toujours une âme supérieure, lorsqu'ils sont le fruit de la réflexion. C'était un de ces enfants précoces à qui une sensibilité exquise tient lieu de sagesse. Il avait un beau nom, il était destiné à une grande fortune, ses talents étaient au-dessus de son âge ; mais il ne faisait cas ni de la fortune, ni de la noblesse, ni des talents : il n'estimait et n'aimait que la vertu. Saint-Pierre était passionné et ambitieux. La société de Paul exerça sur son caractère la plus heureuse influence, calma son imagination trop exaltée, et l'accoutuma à mettre plus de modération et de sagesse dans ses rêves d'avenir.

Saint-Pierre obtint de sa famille la permission de passer les vacances avec Paul. Après la distribution

des prix, les deux amis partirent ensemble, bien résolus de ne jamais se quitter. Malheureusement, la santé délicate de Paul ne put résister à la crise qui sépare l'enfance de la jeunesse ; chaque jour on le voyait dépérir. Près d'expirer, il ne songeait qu'à la douleur de son ami. Il lui rappelait le souvenir d'Étienne de la Boétie, cet ami si cher dont Montaigne a consacré la mémoire ; et, faisant allusion à ces paroles, qu'ils avaient tant admirées ensemble, il le priait aussi « d'avoir courage, et de montrer par effet que les discours qu'ils avaient tenus ensemble pendant la santé, ils ne les portaient pas seulement en la bouche, mais gravés bien avant au cœur, pour les mettre en exécution. »

Ainsi ce noble adolescent ne voyait dans la mort qu'un moyen d'essayer sa vertu ; et, lorsqu'à sa dernière heure il tournait vers son ami son dernier regard, il lui dit d'une voix mourante :

« Henri, ne pleure pas, ce n'est pas pour toujours. »

Cette perte laissa dans l'âme du jeune Saint-Pierre un regret que rien ne put effacer. Il lui donnait encore des larmes lorsque lui-même, parvenu au terme de la vie, il n'aimait à se rappeler du passé que le temps où l'amitié lui était apparue sous la forme la plus touchante, pour disposer son âme à la vertu.

T. H. B.

LA LAITIÈRE ET LE POT AU LAIT.

FABLE.

Perrette, sur sa tête ayant un pot au lait

Bien posé sur un coussinet,

Prétendait arriver sans encombre à la ville.

Légère et court vêtue, elle allait à grands pas,

Ayant mis ce jour-là, pour être plus agile,

Cotillon simple et souliers plats.

Notre laitière ainsi troussée

Comptait déjà dans sa pensée

Tout le prix de son lait ; en employait l'argent ;

Achetait un cent d'œufs : faisait triple couvée ;

La chose allait à bien par son soin diligent.

« Il m'est, disait-elle, facile

D'élever des poulets autour de ma maison ;

Le renard sera bien habile

S'il ne m'en laisse assez pour avoir un cochon.

Le porc à s'engraisser coûtera peu de son,

Il était, quand je l'eus, de grosseur raisonnable :

J'aurai, le revendant, de l'argent bel et bon.

Et qui m'empêchera de mettre en notre étable,

Vu le prix dont il est, une vache et son veau,

Que je verrai sauter au milieu du troupeau ? »

Perrette là-dessus saute aussi, transportée :

Le lait tombe ; adieu veau, vache, cochon, couvée.

La dame de ces biens, quittant d'un œil marri

Sa fortune ainsi répandue,

Va s'excuser à son mari,

En grand danger d'être battue.

Le récit en l'arce en fut fait ;

On l'appela le Pot au lait.

Quel esprit ne bat la campagne ?

Qui ne fait châteaux en Espagne ?

Quand je suis seul, je fais au plus brave un défi ;

Je m'écarte, je vais détrôner le sophi ;

On m'élit roi, mon peuple m'aime ;

Les diadèmes vont sur ma tête pleuvant :

Quelque accident fait-il que je rentre en moi-même,

Je suis gros Jean comme devant.

LA FONTAINE.



La laitière et le pot au lait.